

Histoire de Rome

M. Paul VEYNE, professeur

On a continué l'étude de la vie sexuelle et familiale sous le Haut-Empire. On a montré que cette vie, ou du moins la morale professée en la matière, se transformait profondément au cours des second et troisième siècles ; cette transformation est antérieure à la diffusion du christianisme. Un résumé détaillé de cette partie du cours a paru dans les *Annales (économies, sociétés, civilisations)* de janvier-février 1978, p. 35-63.

Un genre d'explication qui tente aujourd'hui beaucoup d'historiens consiste à rattacher les transformations morales à des transformations politiques, à des modifications de la relation de pouvoir. On y souscrit volontiers, quitte à se demander alors (et c'est le grand point) ce qu'il faut entendre par « politique ». La question à se poser n'est pas « qu'est-ce qui est politique ? (Est-ce l'Etat, le Souverain ? Sont-ce les petits pouvoirs familiaux ou locaux ? L'homme de la rue ne dépendait-il pas beaucoup plus de son entourage de travail et de famille que d'un lointain empereur » ?). Mais bien : « Le politique, c'est quoi ? Est-ce vraiment une essence, une fonction ? N'est-ce pas plutôt le nom que l'on donne à certains effets dont les causes sont très étrangères à la rationalité politique ? Y a-t-il seulement une rationalité politique ? » Tel est, croyons-nous, le vrai sens de la question du pouvoir, telle que Foucault a entendu la poser. Rattacher la morale sexuelle romaine à la politique ne consistera alors pas à expliquer les transformations de cette morale par une transformation des organes de gouvernement ; cela consistera, tout au contraire, à constater qu'une transformation morale dont les causes sont de toute nature (changements sociaux, vagues de religiosité, diffusion en boule de neige, déplacement du *credibility gap*, etc.) avait des effets politiques, en ce sens que cette transformation d'origine sociale et mentale avait des conséquences « répressives », se « faisait obéir » des gens, agissait sur leur conduite sans violence et sans persuasion ; bref, que cette transformation *était* de la politique.

Huit heures ont été consacrées à la présentation de l'œuvre de Georges Ville sur la gladiature romaine, d'après les papiers laissés par cet historien

lors de sa mort accidentelle. On s'est attaché principalement à expliquer la cessation des combats de gladiateurs, au cours du IV^e siècle. Pourquoi cette cessation, pourquoi à ce moment-là ? Georges Ville a montré, dès 1960, que le christianisme n'avait pas été déterminant en cette affaire et que la gladiature ne doit pas sa disparition aux chrétiens ; ceux-ci ne la blâmaient que dans la condamnation générale qu'ils faisaient de tous les spectacles, qui détournent l'âme de la pensée du seul salut ; parmi les spectacles, le théâtre, avec toutes ses indécences, leur a toujours paru plus condamnable que la gladiature : alors que le plaisir de voir couler le sang trouve en lui-même son achèvement, le plaisir des indécences de la scène entraîne les spectateurs à vivre ensuite lascivement à la ville. L'explication est-elle à chercher alors du côté d'un humanitarisme qui serait, plus que chrétien, largement humain, ou du côté de la sagesse païenne ? Pas davantage ; l'humanitarisme n'existe que dans une petite minorité de gens aux nerfs fragiles ; cet humanitarisme est trop aisément confondu avec un sentiment un peu différent, la prudence : avant d'adapter avec enthousiasme la gladiature romaine, les Grecs en ont d'abord redouté la cruauté, qui risquait d'habituer les populations à la violence ; c'est ainsi que nous avons peur que les scènes de violence à la télévision ne fassent monter le taux de criminalité. Ce n'était pas tout à fait la même chose que de plaindre le sort des gladiateurs eux-mêmes. Quant aux sages, païens et aussi chrétiens, ils estiment que le spectacle sanglant des combats souille l'âme des spectateurs (tel est le vrai sens des trop fameuses condamnations que portent Sénèque ou saint Augustin) ; mais c'est une chose que de condamner les films pornographiques parce qu'ils sont immoraux et souillent l'âme du public, c'en est une autre que de les condamner parce qu'ils transforment en objets les personnes humaines qui en sont les acteurs.

Précisément, les gladiateurs avaient dans l'antiquité la réputation ambivalente des vedettes du porno : quand ils ne fascinaient pas comme vedettes de l'arène, ils faisaient horreur, parce que ces volontaires de la mort ludique étaient à la fois des assassins, des victimes, des candidats au suicide et de futurs cadavres ambulants. On les tenait pour impurs exactement au même titre que les prostituées : celles-ci et ceux-là sont des foyers d'infection à l'intérieur des cités, il est immoral de les fréquenter parce qu'ils sont sales, il faut les toucher avec des pincettes. Ce qui s'explique : dans la grande majorité de la population, la gladiature soulevait, comme le bourreau, des sentiments ambivalents, attrait et prudente répulsion ; d'un côté, il y avait le goût de voir souffrir, la fascination de la mort, le plaisir de voir des cadavres, et de l'autre côté, l'angoisse de voir que, dans l'enceinte même de la paix publique, des meurtres légaux ont lieu qui ne sont pas ceux d'ennemis ni de criminels : l'état de société ne défend plus contre la loi de la jungle. Dans beaucoup de civilisations, cette peur politique l'a emporté sur l'attrait : c'est à elle qu'on doit la cessation des sacrifices humains ; à Rome, en revanche, l'attrait l'a emporté et c'est ainsi que s'est installée cette institution

des gladiateurs qui est unique dans l'histoire universelle ; le mélange d'horreur et d'attrait a abouti à la solution de vomir ces mêmes gladiateurs que l'on acclamait comme des vedettes et de les tenir pour impurs à la manière du sang, du sperme et des cadavres. Ce qui permettait d'assister aux combats et aux supplices de l'arène avec la plus complète bonne conscience : les scènes les plus épouvantables de l'arène étaient un des motifs favoris des « objets d'art » qui décoraient les intérieurs des particuliers.

Mais le plus étonnant n'est pas ce manque peu inattendu d'humanitarisme : mais bien que cette candeur dans l'atrocité était légitime, et même légale, et même organisée par les pouvoirs publics ; le souverain, ce garant de l'état de société contre l'état de nature, était lui-même l'organisateur de ces meurtres ludiques en pleine paix publique et, dans l'amphithéâtre, les arbitrait et y présidait. Si bien que les poètes de cour, pour flatter le maître, le félicitaient de l'amusante ingéniosité des supplices qu'il avait organisés pour le plaisir de tous (*voluptas, laetitia*). Ce n'est donc pas l'horreur, même légale, qui fait problème, car, en d'autres siècles, la foule se pressait aux autodafés, auxquels les rois chrétiens ont souvent présidé : c'est que cette horreur publique ne se couvre d'aucun prétexte. Les autodafés n'étaient pas pour s'amuser ; si un flatteur avait félicité un roi d'Espagne ou de France d'avoir procuré cette *voluptas* à ses sujets, il aurait attenté à la majesté du roi et à la dignité de la justice et de ses châtiments.

Dans ces conditions, la cessation des combats de gladiateurs au siècle des empereurs chrétiens semble être un mystère impénétrable ; qu'est-ce qui a renversé l'ambivalence et fait que l'horreur l'a emporté sur l'attrait ? Ce ne peut être ni la sagesse païenne, ni la doctrine chrétienne, ni l'humanitarisme. Serait-ce que le pouvoir politique s'est humanisé ou christianisé ? Mais les empereurs chrétiens n'étaient pas des humanitaristes professionnels et leurs prédécesseurs païens n'étaient pas du tout inhumains, ils ont interdit les sacrifices humains chez les sujets celtes et carthaginois, comme les Anglais ont prohibé la crémation des veuves en Inde. Néron lui-même n'était pas le sadique qu'on croit. Vespasien ou Marc-Aurèle n'étaient pas Hitler ; si c'est par christianisme que les empereurs chrétiens ont peu à peu mis fin à la gladiature, ils ont fait trop ou trop peu : les chrétiens n'en demandaient pas tant et ils auraient souhaité surtout l'interdiction du théâtre ; or, précisément, le théâtre avec toutes ses indécences est demeuré plus que jamais et sera très populaire à Byzance. Serait-ce que la Rome païenne était une « société de spectacle » où le pouvoir donnait du cirque et des gladiateurs au peuple pour des raisons de haute politique ? Cette tautologie ampoulée n'est pas une explication, d'autant plus que Rome chrétienne et Byzance seront aussi des sociétés à spectacles publics. Et pourtant une énorme vérité s'impose : nous n'arrivons pas à nous représenter un empereur byzantin ou un roi très chrétien en train de donner des gladiateurs à son peuple.

Et pour cause : c'est bien dans le pouvoir politique que se cache la bonne explication de la gladiature et de sa suppression, et non dans l'humanitarisme ni dans la religion. Seulement il faut la chercher dans la partie immergée de l'iceberg « politique », car c'est là que quelque chose a changé qui a rendu impensable la gladiature à Byzance ou au moyen âge. Il faut se détourner de « la » politique, pour apercevoir une forme *rare*, un bibelot politique d'époque dont les tarabiscotages inattendus constituent la clé de l'énigme. Autrement dit, il faut détourner les yeux des objets naturels, pour apercevoir une certaine pratique, très datée, qui les a objectivés sous un aspect daté comme elle.

Au lieu de croire qu'il existe une chose appelée « les gouvernés », par rapport à laquelle « les gouvernants » se comportent, considérons qu'on peut traiter « les gouvernés » selon des pratiques si différentes, selon les époques, que lesdits gouvernés n'ont guère que leur nom de commun. On peut les discipliner, c'est-à-dire leur prescrire ce qu'ils doivent faire (si rien n'est prescrit, ils ne doivent pas bouger) ; on peut les traiter comme des sujets juridiques : certaines choses sont interdites, mais, à l'intérieur de ces limites, ils se déplacent librement ; on peut les exploiter, et c'est ce qu'ont fait beaucoup de monarchies : le prince a mis la main sur un territoire peuplé, comme il aurait fait d'un pâturage ou d'un étang poissonneux, et il prélève, pour vivre et faire son métier de prince parmi les autres princes, une part du produit de la faune humaine qui peuple ce domaine (tout l'art étant de ne pas tondre jusqu'à écorcher). Cette faune, on dira en termes satiriques que le prince la plonge dans l'incurie politique ; en style de flatteur, qu'il « rend » son peuple heureux ; en termes neutres, qu'il laisse son peuple être heureux et mettre la poule au pot, si les saisons lui procurent le volatile ; en tout cas, lui ne tracasse pas ses sujets, il ne prétend pas les forcer au salut éternel, ni les mener vers quelque grande entreprise : il laisse agir les conditions naturelles, il laisse ses sujets travailler, se reproduire, prospérer plus ou moins selon les bonnes et les mauvaises saisons : ainsi fait un gentleman-farmer qui ne force pas la nature. Il demeure bien entendu qu'il est le propriétaire et qu'eux-mêmes ne sont qu'une espèce naturelle qui vit sur la propriété.

D'autres pratiques sont possibles, par exemple la « grande entreprise » déjà mentionnée : le lecteur développera de lui-même. D'autres fois, l'objet naturel « gouvernés » n'est pas une faune humaine ni une peuplade qu'on mène de plus ou moins bon gré vers une terre promise, mais une « population » qu'on entreprend de gérer, à la façon d'un conservateur des Eaux et Forêts qui règle et canalise les flux naturels des eaux et de la flore, de telle sorte que tout se passe bien dans la nature, que la flore ne dépérisse pas ; lui ne laisse pas faire la nature : il s'en mêle, mais c'est pour que la nature ne s'en trouve que mieux ; ou, si l'on préfère, il ressemble à un agent de la circulation qui « canalise » la circulation spontanée des voitures pour qu'elle

se passe bien : telle est la tâche qu'il s'est attribuée. Si bien que les automobilistes roulent en sécurité ; on appelle cela le *welfare State*, et nous y vivons. Quelle différence avec le prince d'Ancien Régime, qui, voyant de la circulation sur les routes, se serait borné à imposer un droit de passage ! Non que tout soit parfait pour tout le monde dans la gestion des flux, car la spontanéité naturelle ne se laisse pas ordonner à souhait : il faut couper un flot de circulation, pour laisser passer le flot transversal ; si bien que des conducteurs, peut-être plus pressés que d'autres, n'en chôment pas moins au feu rouge.

Voilà des « attitudes » bien différentes envers l'objet naturel « gouvernés », voilà bien des façons diverses de traiter « objectivement » les gouvernés, ou encore, si l'on préfère, voilà bien des « idéologies » différentes du rapport aux gouvernés. Disons : voilà bien des pratiques différentes, qui objectivent, l'une, une population, l'autre, une faune, l'autre, une peuplade, etc.

Appliquons la méthode aux gladiateurs ; demandons-nous dans quelle pratique politique les gens sont objectivés de telle sorte que, s'ils veulent des gladiateurs, on leur en donne de grand cœur et dans quelle pratique il serait impensable de leur en donner. La réponse est facile.

Supposons que nous ayons la responsabilité d'un troupeau en déplacement, que nous ayons « pris » cette responsabilité de pasteurs. Nous ne sommes pas le propriétaire de ce troupeau : lui se bornerait à le tondre à son profit et, pour le reste, il abandonnerait les bêtes à leur naturelle incurie ; nous autres, nous devons assurer la marche du troupeau, car celui-ci n'est pas au pâturage, mais sur la grand'route ; nous devons l'empêcher de se disperser, dans son propre intérêt, bien entendu. « Non que nous soyons les guides, qui connaissent leur but, décident d'y mener les bêtes et les y poussent : le troupeau se déplace de lui-même, ou plutôt sa route se déplace pour lui, car il est sur la grand'route de l'Histoire ; à nous d'assurer sa survie comme troupeau malgré les dangers du chemin, les mauvais instincts des bêtes, leur faiblesse, leur veulerie. A coups de bâton, s'il le faut, que nous administrerons de notre propre main : on tape sur des bêtes, on ne leur rend pas la justice en sa majesté. Ce troupeau, c'est le peuple romain et nous en sommes les sénateurs ; nous n'en sommes pas les propriétaires parce que Rome n'a jamais été une propriété territoriale avec de la faune humaine dessus : elle est née comme collectivité d'hommes, comme cité ; nous autres avons pris la direction de ce troupeau humain, car nous savons mieux que lui ce qu'il lui faut et, pour exercer notre mission, nous nous faisons précéder de « licteurs » qui portent des « faisceaux » de knouts, pour taper sur les bêtes qui mettent du désordre dans le troupeau ou qui s'en écartent. Car la souveraineté et les basses œuvres de police ne se distinguent pas par quelque degré de dignité. »

« Notre politique se borne à conserver le troupeau dans sa marche historique ; pour le reste, nous savons bien que les bêtes sont des bêtes. Nous essayons de ne pas abandonner en chemin trop d'animaux affamés, car cela dépeuplerait le troupeau : nous leur donnons à manger, s'il le faut. Nous leur donnons aussi le cirque et les gladiateurs qu'ils aiment tant. Car les animaux ne sont ni moraux, ni immoraux : ils sont eux-mêmes ; nous ne nous soucions pas plus de refuser le sang des gladiateurs au peuple romain qu'un berger de troupeau ovin ou bovin ne s'aviserait de surveiller les coïts de ses bêtes pour empêcher les unions incestueuses. Nous ne sommes impitoyables que sur un seul point, qui n'est pas la moralité des bêtes, mais leur énergie : nous ne voulons pas que le troupeau s'amollisse, car ce serait sa perte et la nôtre ; par exemple, nous lui refusons un spectacle public amollissant, la « pantomime », que les modernes appelleraient l'opéra. Nous estimons en revanche, avec Cicéron et le sénateur Pline, que les combats de gladiateurs sont la meilleure école d'endurcissement pour tous les spectateurs. Certes, certains ne supportent pas ce spectacle et le trouvent cruel ; mais, d'instinct, notre sympathie de bergers va aux animaux durs, forts, insensibles : c'est grâce à eux que le troupeau tient bon. Donc entre les deux pôles du sentiment ambivalent que suscite la gladiature, nous n'hésitons pas à donner la victoire à l'attrait sadique plutôt qu'à la répulsion apeurée et nous faisons de la gladiature un spectacle approuvé et organisé par l'Etat. »

Voilà ce qu'aurait pu dire un sénateur romain ou un empereur des siècles païens. Mais revenons à nos moutons. Si, au lieu de moutons, on nous avait confié des enfants, si notre pratique avait objectivé un peuple enfant et nous avait objectivés nous-mêmes comme rois paternels, notre conduite aurait été toute autre : nous aurions eu égard à la sensibilité de ce pauvre peuple et donné raison au refus apeuré de la gladiature ; nous aurions compati à sa terreur de voir le meurtre immérité s'installer dans l'enceinte de la paix publique. « La secte chrétienne », aurions-nous pu ajouter, « aurait voulu que nous fassions davantage encore : que nous soyons rois prêtres et non rois pères et que, loin de choyer des enfants, nous considérions nos sujets comme des âmes à guider énergiquement sur le sentier de la vertu et à sauver, serait-ce malgré elles ; les chrétiens voudraient que nous interdissions également le théâtre et tous les autres spectacles. Mais nous savons bien qu'il faut que les enfants s'amuse. Pour des sectaires comme les chrétiens, les nudités sont plus offensantes que le sang des gladiateurs. Mais nous, nous voyons les choses plus impérialement et nous considérons, avec la foule de simples gens et avec l'opinion de tous les peuples, que le meurtre gratuit est la chose la plus grave. »

Mais pourquoi la pratique « guider le troupeau » a-t-elle cédé la place à la pratique « choyer des enfants » ? Pour les raisons les plus historiques du monde ; pour exactement le même ordre de raisons que celui qui

explique n'importe quel événement. Une de ces raisons, en l'occurrence, a été qu'en ce IV^e siècle où ils deviennent chrétiens, les empereurs ont cessé, d'autre part, de gouverner au moyen de la classe sénatoriale ; disons d'un mot que le Sénat romain ne ressemblait guère à nos Sénats, Conseils ou Assemblées ; c'était une espèce de chose comme nous n'en connaissons pas : une Académie, mais de politique, un Conservatoire des arts politiques. Pour comprendre quelle transformation ce pouvait être de gouverner sans le Sénat, qu'on imagine une littérature qui aurait été toujours soumise à une Académie et qui, brusquement, cesserait de l'être ; ou bien qu'on suppose que la vie intellectuelle ou scientifique moderne cesse de reposer sur ou sous l'Université. Le Sénat tenait à conserver les gladiateurs comme l'Académie française conserve l'orthographe : parce que son intérêt de corps était d'être conservateur. Débarrassé du Sénat, administrant au moyen d'un corps de simples fonctionnaires, l'empereur cesse de jouer au chef des guides du troupeau : il prend un des rôles qui s'offrent aux vrais monarques, père, prêtre, etc. Et c'est aussi pour cela qu'il se fait chrétien. Ce n'est pas le christianisme qui a fait que les empereurs ont pris une panique paternelle, ce qui a fait qu'ils ont interdit les gladiateurs : mais le tout de l'histoire (effacement du Sénat, nouvelle éthique du corps qui n'est pas un jouet, ce dont je ne peux parler ici, etc.) a amené un changement de pratique politique, avec deux conséquences jumelles : les empereurs se sont tout naturellement retrouvés chrétiens, puisque paternels, et ils ont mis fin à la gladiature, puisque paternels.